



La Tulip Chair
(1957),
d'Eero Saarinen,
chez Knoll.

SÉRIES CULTES.

Le filon semble inépuisable. De Ray et Charles Eames à Jean Prouvé, de Charlotte Perriand à Gio Ponti, les marques multiplient les rééditions des modèles emblématiques des grands noms du design des « trente glorieuses ». Plus accessibles que les originaux, ces reproductions sont plébiscitées par un public en quête de valeurs sûres. Elles assurent de beaux revenus aux fabricants comme aux ayants droit des créateurs, garants de la conformité des meubles aux dessins d'origine. Texte Marie GODFRAIN — Illustrations Katrien DE BLAUWER

D'après une photo de Gionata Xerra



LE MAGAZINE

Le fauteuil Hôtel
Doron (1947),
de Charlotte
Perriand,
chez Cassina.

CHAQUE JOUR, STINE LIV BUUR OBSERVE la même routine. Cette Danoise, spécialiste du mobilier vintage, traverse le Vitra Campus, un vaste espace au sud-ouest de l'Allemagne, près de Bâle et des frontières franco-suisse, où sont regroupés des bureaux, une usine, un showroom et un musée de la prestigieuse marque de design. La trentenaire, responsable du département « classiques » de l'entreprise, passe devant les bâtiments dessinés par des maîtres de l'architecture contemporaine – Zaha Hadid, Frank Gehry... –, et se dirige vers le Schaudapot, une construction de brique sobre imaginée par le duo bâlois Herzog & de Meuron. Cet entrepôt, inauguré en 2016, accueille la collection de mobilier historique de Rolf Fehlbaum, fils des fondateurs de Vitra et son président émérite. Y sont stockées plus de 7 000 pièces : chaises, tables et autres meubles de 1800 à nos jours. Stine Liv Buur passe de modèle en modèle, dégote des couleurs oubliées, retrouve un détail technique passé inaperçu... C'est ici que, il y a quelques mois, elle s'est intéressée à une chaise de Jean Prouvé. Un modèle rare, entièrement en bois, très sobre, aux courbes confortables, conçu par le designer français (1901-1984) pendant la seconde guerre mondiale, avant que le pape de la tôle pliée ne devienne célèbre pour ses chaises en bois et acier. La pièce n'est pas la seule signée Prouvé de l'entrepôt : Vitra en possède la plus grande collection au monde, un ensemble entamé au début des années 1960 quand Rolf Fehlbaum, alors étudiant en théologie, s'était offert une première chaise de l'architecte et designer français.

Mais devant ce modèle tout en bois brut, Stine Liv Buur s'est arrêtée. « J'ai pris des mesures, j'ai réfléchi au potentiel de cette oubliée et j'ai soumis l'idée de la rééditer. Il nous a semblé que c'était le bon moment pour cela, à une époque où tout le monde réclame des objets en matériau naturel. » L'experte en rééditions a donc passé un coup de fil à Catherine, une des filles de Jean Prouvé, qui gère l'héritage paternel, et les deux femmes se sont retrouvées aux archives de la ville de Nancy, où sont conservés la plupart des documents du designer. Elles ont retrouvé des croquis de cette chaise, dessinée pendant la guerre, à une époque où seul le bois était disponible pour les civils, l'acier étant préempté par l'industrie militaire. « C'est ainsi que nous avons retracé l'histoire complète de ce modèle tout en bois que nous allons rééditer à l'automne. »

La chaise va donc prendre le chemin des usines Vitra, puis du réseau de boutiques, où elle sera exposée aux côtés de nombreux autres modèles dessinés il y a des décennies. Pour la marque suisse, ces rééditions représentent la majorité des ventes. Lorsqu'on l'interroge sur les best-sellers maison, Isabelle de

Ponfilly, directrice de la branche française de Vitra, cite sans hésiter trois modèles des années 1950, signés par les designers américains Ray et Charles Eames. « La pièce que nous vendons le plus est la Plastic Chair (1950), dont nous diffusons des centaines de milliers d'exemplaires chaque année. Ce modèle, disponible pour quelques centaines d'euros, convient en effet aussi bien à la maison, à l'hôtellerie, aux espaces publics, aux bureaux... Mais ce sont des modèles plus onéreux, la Lounge Chair (1956) et l'Aluminium Group (1958), qui nous rapportent le plus en termes de chiffre d'affaires. » Ce fauteuil et cette chaise de bureau coûtent respectivement 8 000 euros environ et un peu moins de 3 000 euros.

Vitra est très loin d'être le seul fabricant de mobilier à capitaliser sur des modèles anciens, avec l'accord des ayants droit des créateurs, moyennant de juteuses royalties dont le montant reste confidentiel. Dans l'écurie royale de l'Italien Cassina, on trouve ainsi Gerrit Rietveld, Charlotte Perriand, Le Corbusier ou encore Frank Lloyd Wright. Chez l'américain Knoll, les boutiques sont remplies de chaises et tables Tulip (1956) au pied unique, de l'Américain d'origine finlandaise Eero Saarinen, ou de la chauffeuse Barcelona (1939), de l'Américain d'origine allemande Mies van der Rohe, dont l'inoxydable cuir capitonné surplombe un piétement métallique, typique du Bauhaus.

Depuis quelques années, les éditeurs de mobilier se reposent sur des icônes aux lignes éprouvées, intégrées par l'inconscient collectif. Un engouement d'autant plus paradoxal que le design est un secteur rythmé par l'idée de la nouveauté. Dans le monde entier, les Design Weeks et les lancements de nouveaux produits se succèdent tout au long de l'année. Le milieu, dans son ensemble, vit comme une épreuve l'annulation, pour cause de pandémie, de l'édition 2020 du Salone del Mobile milanais (lire aussi page 52), l'événement principal du secteur où, chaque année, sont présentées les collections des marques et des créateurs.

Ce même Salone a été, en 2017, le théâtre d'une bataille entre deux poids lourds du design, Molteni et Cassina, autour de la question des rééditions. La veille de l'ouverture, les deux maisons ont chacune annoncé qu'elles allaient présenter sur leur stand le Poltrona 811 de Gio Ponti, un fauteuil lounge emblématique du maestro italien (1891-1979), star du design et de l'architecture milanais, qui a signé aussi bien des meubles que des gratte-ciel. La dispute autour de cette assise au dossier très penché et dotée de deux oreilles a ravi les écotiers. Sur la foire, en périphérie de la ville, Molteni présentait le fauteuil, entre autres rééditions de Gio Ponti, tandis que dans le showroom de Cassina, en centre-ville, il voisinait avec les nouveautés. Tous deux ∞∞



○○○ revendiquaient le droit de commercialiser ce modèle. Saisie en référé par ses héritiers, la justice a finalement statué en faveur de Molteni : Cassina (qui avait contribué à l'élaboration de ce modèle avec Gio Ponti en 1956) a dû suspendre l'exposition et la distribution de l'assise. Un événement rare dans ce milieu feutré, mais significatif de l'importance financière de ces classiques dans le chiffre d'affaires des éditeurs.

CAR il s'agit bien de classiques, de meubles qui portent en eux l'esprit d'une époque et l'identité artistique de leurs créateurs : la vision démocratique d'un Jean Prouvé, artisan de la reconstruction d'après-guerre, ou la quête de liberté d'une Charlotte Perriand, personnage hautement romanesque. Des personnalités dont l'œuvre s'invite aujourd'hui dans les musées. En 2019, Gio Ponti a ainsi été exposé au Musée des arts décoratifs et Charlotte Perriand à la Fondation Louis Vuitton. Un environnement culturel où les marques sont partie prenante. « Nous veillons à raconter l'histoire de ces classiques dans des expositions et des livres », défend Demetrio Apolloni, le président de l'éditeur Knoll, qui possède notamment les droits des designers Eero Saarinen, Harry Bertoia et Mies van der Rohe. « Lorsqu'ils s'offrent une pièce

historique, les clients achètent un pan de culture, analyse Franck Argentin, à la tête du réseau français de boutiques de mobilier contemporain RBC. C'est pour cela que nous organisons huit expositions par an sur les classiques dans nos showrooms et que nous consacrons 4 % de notre chiffre d'affaires à cette mise en valeur de la culture design. C'est indispensable ! En janvier, plus de 800 personnes sont venues à une conférence avec Pernette Perriand (fille de Charlotte Perriand) dans notre showroom de Montpellier. » Le message véhiculé est simple : en s'offrant une réédition, les clients ne prennent pas de risque. Au contraire, ils font un investissement dans un classique qui va se patiner. « Meubler son siège social avec, par exemple, des pièces Eames, peut donner une image de stabilité à une jeune entreprise », avance Isabelle de Ponfilly. « Chez Knoll, on joue à fond la carte de la transmission comme le font les publicités des montres », renchérit Demetrio Apolloni. L'engouement est partout. « Les gens qui m'abordent cherchent tous une table Tulip de Saarinen... », s'agace Gilbert Kann, conseiller en arts décoratifs du xx^{e} siècle, qui accompagne certains héritiers et éditeurs dans leur travail de réédition. « Je ne sais pas qui a lancé le buzz, mais c'est devenu la pièce incontournable ces derniers mois. Quant à la chaise des Eames, pas un plan-séquence de l'émission de décoration "La Maison France 5" sans elle. » Et l'expert d'estimer que « dès que quelqu'un veut donner l'image

“DÈS QUE QUELQU’UN VEUT DONNER L’IMAGE D’UNE MAISON D’ARCHITECTE, IL PLACE LA CHAISE DES EAMES BIEN EN VUE DANS UN SALON, UNE CHAMBRE OU UN COULOIR. ON REPRODUIT AVEC CES CLASSIQUES CE QUE L’ON REPROCHAIT AUTREFOIS À IKEA : TOUT LE MONDE VEUT ET POSSÈDE LES MÊMES MEUBLES...”

GILBERT KANN, CONSEILLER EN ARTS DÉCORATIFS DU XX^{e} SIÈCLE

LE MAGAZINE

d'une maison d'architecte, il la place bien en vue dans un salon, une chambre ou un couloir. On reproduit avec ces classiques ce que l'on reprochait autrefois à Ikea : tout le monde veut et possède les mêmes meubles... » Une uniformisation qui sait cependant s'adapter aux goûts de l'époque. Ainsi Knoll et consorts photographient leurs classiques dans des intérieurs contemporains. « Une villa de la Côte d'Azur, un appartement à Anvers... Nous faisons attention à montrer combien ces pièces s'intègrent dans le monde d'aujourd'hui », défend Demetrio Apolloni. Contrepartie de ce succès, tout le monde s'arrache ces modèles... Vrais comme faux. Ainsi, sur Internet, les premiers sites de vente de modèles signés Eames ou Saarinen qui s'affichent lorsqu'on effectue une recherche sont des sites de contrefaçons à bas prix, souvent fabriquées en Chine. Éditeurs et ayants droit ne le voient guère comme un hommage. « Charlotte n'a cessé de se battre contre les copies, qui sont des pièces fabriquées par les mafias qui inondent le monde entier », explique Pernette Perriand. Tous disent lutter contre le phénomène, mais les structures sont mouvantes, et difficilement identifiables. Une chose est sûre : la quantité de contrefaçons prouve que la demande est là. Pour autant, bien avant d'être plébiscité, le mouvement a été lancé par une petite poignée d'acteurs. En France, les « Quatre

Mousquetaires » du modernisme ont joué un rôle majeur. Patrick Seguin, Philippe Jousse, François Laffanour et Jacques Lacoste, tous galeristes installés à Paris, entre la rive gauche et le Marais, ont, au début des années 1990, commencé à collectionner le mobilier des décennies 1950 et 1960. À l'époque, ce dernier ne vaut presque rien. Ils le récupèrent dans des brocantes, et même parfois dans des décharges, rachètent des lots entiers. Très habilement, ils font monter la cote. « On a multiplié les publications, les expositions... », raconte François Laffanour. Les noms de Prouvé, Perriand ou Jeanneret, alors inconnus du grand public, deviennent prisés des experts et d'un public averti. C'est ainsi auprès de François Laffanour que Rolf Fehlbaum, de Vitra, s'est procuré un grand nombre de pièces de Jean Prouvé. De quoi donner l'idée aux éditeurs de proposer des versions neuves, à des prix moins stratosphériques, à défaut d'être véritablement démocratiques. Aujourd'hui, il faut ainsi dépenser autour de 9 000 euros dans une vente aux enchères pour acquérir un petit tabouret de Charlotte Perriand alors que sa réédition par Cassina s'affiche autour de 550 euros. Une différence que Laffanour explique ainsi : « Il me semble que ces rééditions sont davantage des hommages que des copies à l'identique et que l'on sent bien la différence. » Et d'ajouter : « Les éditeurs bénéficient de notre travail ○○○

Page de gauche, le fauteuil Ombra (1953), de Charlotte Perriand, chez Cassina.

Ci-dessous, la table Tulip (1957), d'Eero Saarinen, chez Knoll.

Katrien de Blauwer pour M Le magazine du Monde. Adagp. Paris 2020. D'après une photo de Gionata Xerra





Katriën de Blauwer pour M Le magazine du Monde

LE MAGAZINE

Le fauteuil RAR (1950), de Ray et Charles Eames, chez Vitra.

○○○ de fond depuis trente ans pour réhabiliter ce mobilier que nous avons sauvé de la destruction, de l'oubli. » Mais, afin de pouvoir produire des rééditions, les éditeurs doivent composer avec des interlocuteurs longtemps restés dans l'ombre : les ayants droit. Quand les galeristes récupéraient des meubles anciens dans des vide-greniers, les descendants des designers ne touchaient rien. Mais, légalement, les fabricants de nouveaux meubles sont obligés de passer par eux, et de leur verser des royalties. Les ayants droit sont garants des meubles, et de leur conformité au dessin. Car les rééditions ne sont pas toujours des reproductions à l'identique. L'époque a changé, ses besoins et ses goûts aussi. Les LED ont remplacé les ampoules à filament, certaines essences de bois sont aujourd'hui très rares, les normes de sécurité n'ont plus rien à voir avec celles des années 1950. Pour se plier aux morphologies actuelles, Vitra a développé une version XL de la fameuse Lounge Chair des Eames. Chez Knoll, Demetrio Apolloni avoue l'introduction « de nouvelles finitions de marbre, notamment en version mate noire, de nos chaises Tulip, pour qu'elles soient plus dans l'air du temps ». Il arrive aussi qu'un fauteuil se transforme, après la disparition de son auteur, en un canapé trois places ou qu'une lampe conçue pour l'éclairage public se retrouve dans un salon avec ses dimensions amputées... C'est tout le travail des équipes de designers, historiens et ingénieurs qui, en interne, adaptent des meubles dessinés pour une autre époque, un autre contexte. Des professionnels qui échangent en permanence avec les héritiers.

EN dernier lieu, ce sont eux qui décident des libertés qu'un éditeur peut prendre avec les matériaux, les couleurs, voire les dimensions. Et certains d'entre eux sont connus pour la défense très précise du travail de leur aïeul. Ainsi, Pernette Perriand se refuse à toute concession : « Nous adaptons seulement en fonction des directives données par ma mère de son vivant. » Comme, par exemple, « une table originellement en bois qu'elle a spécifiquement autorisé Cassina à développer en pierre ou en verre ». « Quand ils nous ont demandé s'ils pouvaient agrandir une chaise longue qu'ils jugeaient trop étriquée, c'était hors de question pour moi, précise-t-elle. En modifiant une proportion, vous dénaturez une œuvre. À cause des normes actuelles, nous avons été obligés d'épaissir une chaise longue en bambou, ce qui m'a beaucoup attristée. » « Je suis partisane de laisser une certaine liberté à mon éditeur. Il faut aussi s'adapter aux évolutions des goûts, des modes », confie pour sa part Catherine Prouvé, qui a permis à Vitra de développer une version en plastique et tôle d'acier aux teintes pastel – un sacrilège pour certains – de la chaise Standard. Un choix que Barbara Lehmann, responsable des archives historiques de Cassina, justifie en filant une métaphore littéraire. « Travailler sur une réédition, c'est comme traduire un livre. Le résultat n'est jamais

“TRAVAILLER SUR UNE RÉÉDITION, C'EST COMME TRADUIRE UN LIVRE. LE RÉSULTAT N'EST JAMAIS LITTÉRAL, CE QUI COMPTE, C'EST DE RESPECTER L'ESPRIT.”

BARBARA LEHMANN, RESPONSABLE DES ARCHIVES HISTORIQUES DE CASSINA

littéral, ce qui compte, c'est de respecter l'esprit. » Cette Lombarde cite l'écrivain Italo Calvino : « Un classique est un livre qui n'a jamais fini de dire ce qu'il a à dire. » Il arrive aussi que des héritiers se montrent peu regardants, certains flairant surtout le filon financier que représentent ces rééditions tirées des archives d'un lointain parent. « Je suis confronté à beaucoup d'ayants droit attirés uniquement par l'appât du gain », témoigne Gilbert Kann. On se souvient ainsi de ces chaises de Pierre Guariche, rééditées il y a quelques années par Maison du Monde, et donc vendues beaucoup moins cher que les pièces produites par les marques de standing. De piètre qualité, elles avaient suscité un débat dans le milieu du design sur la possible démocratisation de ces classiques. Or elles avaient justement été dessinées à l'intention du grand public. « Ces meubles étaient conçus pour devenir des objets de grande consommation, ce qui n'a presque jamais été le cas à l'époque puisque leurs designers étaient trop avant-gardistes, analyse François Laffanour, qui n' imagine pas la vague des rééditions se briser de sitôt. Ce mobilier correspond à notre époque car il sous-tend un mode de vie plus agréable, simple, optimiste, insouciant, sans hiérarchie... » Le monde du design s'apprête à entrer dans une crise profonde. En Lombardie, les usines de la vallée de la Brianza, le cœur de l'industrie italienne du meuble, sont à l'arrêt depuis février. L'annulation du Salone pose de nombreuses questions. Qu'est-ce qui pourra faire repartir la croissance, et la soutenir ? Les recettes d'hier, ou bien, au contraire, faudra-t-il regarder vers l'avenir ? Ces valeurs sûres du passé sont rassurantes, certes, mais le filon n'est pas inépuisable. « Les très bonnes pièces, celles qui peuvent passer les décennies, ne sont pas si nombreuses », avertit Pernette Perriand. D'autant que la création contemporaine en design ne flanche pas. Dans les écoles et les foires, la vitalité est manifeste, même si elle reste trop souvent à l'état de projets. De quoi rendre un peu amers certains créateurs ? Le designer trentenaire Ludovic Roth, du duo parisien Arro Studio, est partagé : « En tant que consommateur, j'adore les rééditions. J'ai d'ailleurs chez moi une table et des chaises Tulip de Saarinen ainsi qu'une Wire Chair des Eames. Mais en tant que designer, je trouve que le jeu est inégal pour les créateurs contemporains. La plupart des grandes marques ne prennent aucun risque et préfèrent ressortir des classiques plutôt que de faire confiance à des jeunes prometteurs. » Ces derniers seraient boudés par les grandes marques, et ne pourraient compter que sur les petits éditeurs ou l'autoédition. Pourtant, ce serait eux les plus à même d'imaginer l'habitat d'aujourd'hui, d'inventer de nouvelles manières de vivre dans le contexte actuel, sans faire obligatoirement référence au passé. Ludovic Roth regrette d'autant plus cette frilosité qu'il se passerait, à ses yeux, « tellement de choses autour des nouveaux matériaux, des nouvelles technologies de fabrication ». Et le jeune designer de vouloir se montrer optimiste : « C'est le moment idéal de donner sa chance à une nouvelle génération. » (M)